



LA CHARRUE

L'autre jour, j'étais seul au milieu d'une plaine
Que le soleil de mai noyait de ses rayons...
Après avoir longé quelque temps des sillons,
Je m'assis sous l'ombrage ondoyant d'un grand chêne.

Une Charrue auprès reposait sur le flanc.
Le laboureur venait de la quitter à peine :
Le soc fumait encore, ainsi que dans l'arène
Fume à terre l'acier tout maculé de sang.

Et je fixais, rêveur, l'outil héréditaire
Qu'Adam dut inventer au sortir de l'Eden,
Et que le dernier homme et le dernier gramen
Verront fouiller le sein maternel de la terre.

Et, pendant que, les yeux sur le soc renversé,
Je suivais en esprit quelque vague fantôme,
L'instrument a paru tressaillir sur le chaume,
Un souffle caressant sur mon front a passé.

Et, vibrant aussitôt comme un accord de lyre,
Douce comme le miel, pure comme le lait,
Une voix—la charrue à ce moment parlait—
M'a dit des mots que seul le barde peut traduire :

De mon couteur luisant je déchire le pré,
Qui frémit comme un sein ouvert par la mitraille.
Aux obstacles je livre une rude bataille,
Et je tue à regret le beau genêt doré.

Je retourne au soleil la glèbe qui s'épuise,
J'extirpe le chardon et la ronce obstinée,
Je change les déserts en édens fortunés,
Et mon fer à la fois détruit et fertilise.

L'homme devrait toujours m'aider et me bénir,
Souvent avec douleur je sens sa rude étreinte.
Sans fléchir je poursuis ma tâche ardue et sainte,
Je fais partout germer et croître l'avenir.

Je ne suscite pas de guerres ni de grèves ;
Avec calme toujours je trace mes sillons,
Dans l'éblouissement des fleurs et des rayons,
Dans les tressaillements immaculés des sèves.

Je peine tous les jours, sans jamais m'épuiser.
Je donne mon travail au pauvre, comme au riche.
Entre le paysan et le sol qu'il défriche
J'établis des liens que rien ne peut briser.

On me couvre parfois de lauriers et de roses,
Le poète divin exalte ma bonté,
Et malgré ma rudesse et mon obscurité,
J'ai mes jours de triomphe et mes apothéoses.

Et pendant que vibrante aux bras du laboureur,
J'ouvre violemment le flanc de la colline,
Pendant que je combats la pierre et la racine,
La nature salue et fête mon labeur.

Et le soleil de mai fait rutiler le chaume,
Sous les rameaux en fleurs courent de doux frissons,
L'oiseau sur les guérets module ses chansons,
La rivière miroite et le lilas embaume.

Je suis sourde aux clamours des partis haletants,
Méprisant tout pouvoir comme toute réforme.
La sueur qui m'arrose en perles, se transforme
Pour aller resplendir dans l'éternel printemps.

Sur moi se sont courbés les fronts les plus superbes,
Le grand Cincinnatus aimait à me guider,
Mon labeur est divin, car j'aide à féconder
L'éternelle union d'où proviennent les gerbes.

Du ciel je sens sur moi la bénédiction,
Je collabore avec le soleil et l'ondée,
Avec la bête, avec la matière et l'idée,
Au poème sans fin de la création...

Bien longtemps j'écoutai la voix douce et sereine,
Qui me semblait venir du rustique instrument.
La nuit envahissait déjà le firmament
Lorsque je quittai l'arbre et sortis de la plaine.

Et depuis je comprends toute la sainteté,
De l'outil qui brilla le premier sur le monde,
Toute l'immensité de la dette féconde
Que lui devra toujours la vieille humanité.

Et je demande à Dieu que jamais ne s'efface
Dans les cœurs canadiens le saint amour des champs,
Que l'instrument viril qui parle dans mes chants,
Fasse toujours grandir et prospérer ma race.

W. CHAPMAN

CHRONIQUE

Un savant américain vient de publier certain gros ouvrage bourré de curieux documents sur le langage des bêtes. Cet homme, consciencieux s'est enfermé durant une dizaine d'années, dans le Jardin Zoologique, à Cincinnati ; et ses longues et minutieuses observations lui permettent, paraît-il, de démontrer que les animaux, au moyen de sons vocaux spéciaux et variés, conversent entre eux le plus agréablement du monde, s'exprimant mutuellement et en termes choisis leurs diverses sensations de peine, de plaisir, de crainte, de sympathie ou d'antipathie.

L'auteur ne dit pas s'ils vont jusqu'au calembour. C'est peu probable. Sans être savant ni américain, chacun a pu constater que les bêtes ne rient pas. Vous n'avez jamais vu un mouton se tenir les côtes premières ?... Ni moi non plus.

Toujours est-il—l'ouvrage en question l'affirme—que, si les hommes ne comprennent pas les animaux, les animaux ne s'en comprennent pas moins fort bien entre eux. Ce qui m'amène à remarquer qu'inversement le contraire se produit : il n'est pas douteux que les animaux comprennent ce que nous disons, et journalièrement nous ne comprenons rien du tout à ce que nous disons les uns aux autres.

* *

Rien n'est ridicule comme cette petite phrase : "de mon temps..." etc. D'abord, ça vous fait passer pour un vieux, ce qui est pénible. Ça vous donne également des airs de rabat-joie, de censeur grincheux, car il est rare qu'on l'emploie pour louer ce qu'on voit autour de soi, à l'heure actuelle.

Cependant, on est bien obligé de s'en servir, quand on veut parler de l'époque où on était jeune, car, là est la vérité : notre temps, c'est celui où notre cœur a battu vite, où nos jambes étaient d'acier, où nous avions, dans le présent, toute l'ardeur de la jeunesse, et devant nous l'avenir, c'est-à-dire la vie, avec toutes ses ambitions et toutes ses espérances non encore déçues.

De mon temps, donc, en ce joli mois de mai chanté par les poètes, et qui n'a pas changé, lui, on faisait la première communion bien tranquillement et sans tapage. C'était solennel, mais c'était intime. La touchante cérémonie s'accomplissait avec recueillement, et l'on rentrait dans la paix du foyer familial silencieux et doux. L'enfant, ému, pénétré de la grandeur de l'acte, au point de vue religieux, ne songeait qu'à l'abnégation, à la contrition de ses menues fautes. L'esprit de sacrifice et d'humilité hantait l'éveil de la conscience, et lui faisait une petite âme pure, dégagée de toute passion vulgaire et basse.

Aujourd'hui, la première communion devient un prétexte à réunions mondaines. Elle est entourée d'un faste extraordinaire, même, toute proportion gardée, dans les maisons modestes. Le petit garçon, la petite fille ont des "uniformes" dont la coupe ou l'étoffe font l'objet d'études approfondies, de combinaisons savantes. Ils sont comblés, comme s'il s'agissait d'un mariage, de cadeaux de prix. Le grand jour, un lunch magnifique attend le ban et l'arrière-ban des des parents, des amis, voire des simples connaissances, invités par quelques lignes aimables, sur un carton élégant, où le parfum à la mode affecte des senteurs d'encens. Des diners suivent, dans lesquels le champagne aide à célébrer la fête du jour, et fait redescendre sur la terre ceux qui touchèrent aux sphères célestes.

Je ne blâme pas, je constate. Ces réjouissances un peu outrées augmentent-elles ou amoindrissent-elles la ferveur religieuse ? En sort-on meilleur ou moins pur ? Il serait intéressant de discerner, en cette occurrence le véritable état d'âme des enfants et des familles.

Assurément, tous sont de bonne foi, mais sont-ils de foi bonne ? Je veux le croire, car je ne suis pas autrement philosophe et sceptique, et puisque tout le monde paraît content, je ne vois pas pourquoi je ferais le moraliste sévère. Après tout, un peu de bonheur matériel ne dépare pas des joies idéales, et nos chers petits ont le temps de voir venir les mauvais

jours, seuls acteurs qui ne manquent jamais leur entrée sur la scène du monde.

* *

Comment donc ! mais je crois bien ! Et en avant plus que jamais, la musique : puisque non seulement elle adoucit nos mœurs, mais va même nous servir, en vertu d'une méthode nouvelle, à arracher les dents sans douleur.

C'est encore de l'Académie de médecine que nous arrive cette bonne nouvelle. Qui pourra soutenir que la médecine ne fait pas de progrès ?

Eh bien, voilà : jusqu'à présent, l'extraction d'une dent était une opération généralement pénible, ou, du moins, n'était pas considérée comme une réelle partie de plaisir. Or, l'éminent Dr Laborde a jugé que cet état de choses ne pouvait se prolonger davantage ; et avec une cranerie qui étonne, il vient de démontrer à l'Académie qu'en pareille circonstance, la musique pouvait—dans une large mesure—venir au secours des malheureux qui souffrent.

Rien de plus simple que sa méthode, basée, d'ailleurs sur des données certaines. Le protoxyde d'azote, ou gaz hilarant, éveille, comme on sait, dans le cerveau qu'il endort, des idées riantes. Mais ce gaz, par lui-même, n'a rien de musical. Tandis que "en y ajoutant un petit air de musique, vous complétez la béatitude du patient, dont le sommeil anesthésique se berce de rêveries mélodiques". Pendant que ses poumons s'emplissent de vapeurs somnifères, ses oreilles, auxquelles vous fixez les récepteurs d'un phonographe, reçoivent les ondes harmonieuses de la romance préférée, et c'est au rythme si doux d'un grand air d'opéra, et même au son de la *Marseillaise*, que la mal'ïre est extirpée.

Non, mais est-ce assez ingénieux ?

Et n'allez pas dire que ce soit de la fantaisie. L'illuminé docteur qui nous révèle cette innovation nous montre par quelles étapes successives les savants ont pu atteindre ce résultat merveilleux. Ils ont calculé que la musique agissait d'une façon si manifeste sur notre organisme, qu'elle en arrivait à accélérer les palpitations du cœur et par suite la respiration. Ainsi, l'on joue, je suppose, auprès de vous un petit air de clarinette ; eh bien, écoutez-vous tout de suite le cœur, il va plus vite. Et si à la clarinette vous substituez le piano, le mouvement s'accélère. Suivant le genre du compositeur, même, cette précipitation s'accroît. Par exemple, le Gounod ne donne qu'une respiration de plus par minute ; le Berlioz, trois ; le Beethoven, cinq. Quant au Wagner, c'est effrayant. Il paraît que si on en entendait trop, le cœur ne pourrait pas y tenir. Il se décrocherait,—et la mâchoire aussi sans doute.

Eh bien, voilà la force qu'on utilise : c'est l'influence de la musique sur l'organisme et sa répercussion sur notre sensibilité. Comprenez-vous, maintenant, comment il se fait que, lorsqu'on vous arrache une dent, un petit air de violon ou de flûte soit tout indiqué ? Je pourrais, du reste, à l'appui de cette thèse, apporter un exemple en quelque sorte consacré, pour démontrer que la musique arrive même à dissiper les paralysies. C'est celui d'un bégue qui, ayant à communiquer à son ami une nouvelle d'une gravité exceptionnelle, en était tellement impressionné que, sous l'influence de son émotion, il ne pouvait plus articuler une syllabe. Et il était là, ouvrant une bouche effrayante à force de bégayer :

—Mon cher, ta... ta... ta... f... ta fem... ta... ta fem...

—Mais quoi ? Voyons ?... parle...

Et l'autre s'escrimait toujours :

—Ta f... ta fem... ta fem...

L'ami eut alors une inspiration. Il se rappela les effets incroyables de la musique et s'écria :

—Chante plutôt ce que tu as à me dire !

Et ce fut sur l'air d'une opérette en vogue que le pauvre diable put enfin articuler, mais très aisément, cette fois :

—Mon cher, ta femme est morte !

Pour une idée géniale, l'idée du Dr Laborde est donc bien une idée géniale. Et je ne serais pas étonné